

## POUR UNE ANTHROPOLOGIE PSYCHOSOCIALE<sup>1</sup>.

Jean-Léon Beauvois  
Septembre 2005

Dans deux docufictions récents ayant réussi un assez fort audimat (*L'Odyssée de l'espèce, Homo Sapiens*) on montrait aux téléspectateurs des scènes de la vie sociale d'Homo Habilis, d'homo Ergaster, d'homo Neanderthalensis, d'homo Sapiens (scènes de famille, scènes de séduction, scènes de coopération...). Si vous interrogiez un paléontologue ou un préhistorien, il vous dirait qu'on se trouve là dans l'aspect fiction de ce qui s'appelle, précisément, un docufiction et qu'il ne faut pas y voir malice. Mais ce que montrent de telles séquences à un psychologue social, c'est comment, pour dire quelque chose lorsqu'ils ne savent pas grand-chose, les préhistoriens n'hésitent pas à emprunter à nos catégories et modèles actuels (cellule familiale géniteurs – progéniture, autorité paternelle, répartition des tâches, l'amour comme résultat de la séduction...) et qu'en s'attachant à disséminer ces modèles et catégories comme étant de toute éternité préhistorique et historique, ils font tout simplement ce qui s'appelle de la propagande. Cela tomberait sous le sens des plus avisés de nos collègues. D'autres séquences montrent qu'il en est de même lorsqu'ils présentent aux téléspectateurs les faits de connaissance et d'invention. Ils font ainsi apparaître ces faits sous le jour de trouvailles géniales d'un individu de l'espèce s'étant longuement creusé les méninges. Ils font ainsi mine de rendre compte de la création des outils (la pierre coupante, le harpon...) par de grands embrasements neuronaux : ils font cette fois de la propagande en faveur de l'idée d'inventions par des inventeurs cérébralisés, une idée si congruente avec les idéologies cognitiviste et neuroscientifique portées par cette exacerbation de l'intelligence humaine qu'est la post-modernité.

Ces séquences montrent donc d'abord comment l'absence de théories scientifiques, sociales et psychosociales, applicables aux groupements du genre homo (espèces habilis, robustus, néandertal, cro-magnon...), comment cette absence permet l'intervention « toute naturelle » de théories naïves certes, mais surtout, et de fait, l'intervention tout aussi naturelle d'une véritable *propagande* en faveur d'une doctrine : celle de la naturalité (du caractère donc non artéfactuel) de nos modèles actuels de fonctionnement social. Mais elles montrent ensuite que ce qui est vrai pour ce qui est des mœurs et de l'organisation de la vie sociale l'est tout autant pour ce qui est des processus de

---

<sup>1</sup> Forme écrite (2006) de la conférence inaugurale du Congrès National de la Société Française de Psychologie, Nancy, septembre 2005.

connaissances et de mise en œuvre des ressources cognitives. La doctrine idéologico-scientifique disséminée est alors que ces processus de connaissances et de mise en œuvre des ressources cognitives sont des faits de pure sagacité individuelle acceptés tout naturellement comme des inventions géniales par l'environnement social qui ne peut que s'émerveiller et féliciter l'inventeur. L'invention de l'outil tranchant, du harpon deviennent ainsi le résultat d'un embrasement neuronal ayant activé *un individu de l'espèce* (en l'occurrence, un homo habilis). Son environnement social n'a guère pour fonction que de se réjouir et de se féliciter d'avoir en son sein un si génial inventeur. Il n'a guère qu'un rôle d'enregistrement de l'invention individuelle et, éventuellement, de reproduction. L'inventeur n'a plus qu'à filer des jours heureux dans une caverne dorée.

C'est là faire une économie (et cette économie est *libéralement* des plus utiles). L'économie des processus sociaux qui, sur des milliers d'années, ont sollicité un changement technique, puis ont permis la mise en mémoire sociale des observations, la capitalisation, la stéréotypie et la transmission des expériences, y compris d'expériences qui étaient, initialement, probablement fortuites. L'idée d'invention sociale et de gestion sociale des connaissances, une idée que je reconnais fort peu à la mode, est ainsi théoriquement éliminée. Je dois à la vérité de dire que si le docufiction que j'ai sollicité tangente quelquefois le ridicule des pures propagandes blanches, les préhistoriens, dans leurs travaux académiques, se doutent bien que les faits sociaux ne sont pas innocents et amorphes. Mais ils ne peuvent le plus souvent en appeler qu'aux images et théories sociales publiques, je veux dire : naïves, au sens que les psychologues sociaux donnent à ce terme, images et théories qui ne fournissent guère d'outil de travail permettant d'éviter l'économie idéologiquement si utile dont je viens de parler.

Ces préalables pour défendre ici l'idée de l'insuffisance d'une perspective qui serait purement neuro-scientifique et purement cognitive en la matière. Cette insuffisance d'une pure « ressourçologie » est démontrable avec les arguments du raisonnement scientifique.

-Elle tient d'abord au fait empirique d'une absence de corrélation fine (hors dépendance fallacieuse due au temps) entre les ressources cérébrales et les réalisations culturelles caractéristiques des cultures (tant animales que préhistoriques).

-Cette insuffisance tient également au fait théorique que l'approche ressourçologique, neuro-scientifique ou purement cognitive, présuppose *une irréalité*, à savoir le caractère *spontané, quasi-automatique et naturel* de l'actualisation des ressources de l'espèce dans des réalisations culturelles, réalisations ne reflétant guère, du coup, que ces ressources qui ne demandent qu'à se faire voir et attendent la première occasion pour le faire. La ressourçologie a besoin de cette irréalité pour faire accroire que les réalisations

ne sont que l'expression naturelle des ressources. Elle néglige de la sorte les processus de sollicitation sociale des ressources (notamment les sollicitations des *artéfacts* sociaux), sollicitation permettant aux ressources de donner lieu, avec le temps (en termes de milliers ou de centaines de milliers d'années), à des réalisations intégrées dans des cultures parce qu'ayant la forme et l'utilité requises par ces cultures.

L'anthropologie est la science qui adopte un point de vue comparatif pour traiter des réalisations culturelles humaines. Et bien, seule une anthropologie psychosociale peut combler les insuffisances des perspectives ressourçologiques. Je dirai aussi deux mots sur les perspectives purement écologiques.

## **A. PEUT-ON SE CANTONER À UNE « RESSOURçOLOGIE » (APPROCHE NEURO- SCIENTIFIQUE ET COGNITIVE) ?**

### **1 ARGUMENTS EN FAVEUR D'UNE ABSENCE DE CORRELATION FINE (HORS DEPENDANCE FALLACIEUSE DUE AU TEMPS) ENTRE LES RESSOURCES CEREBRALES ET LES REALISATIONS CULTURELLES.**

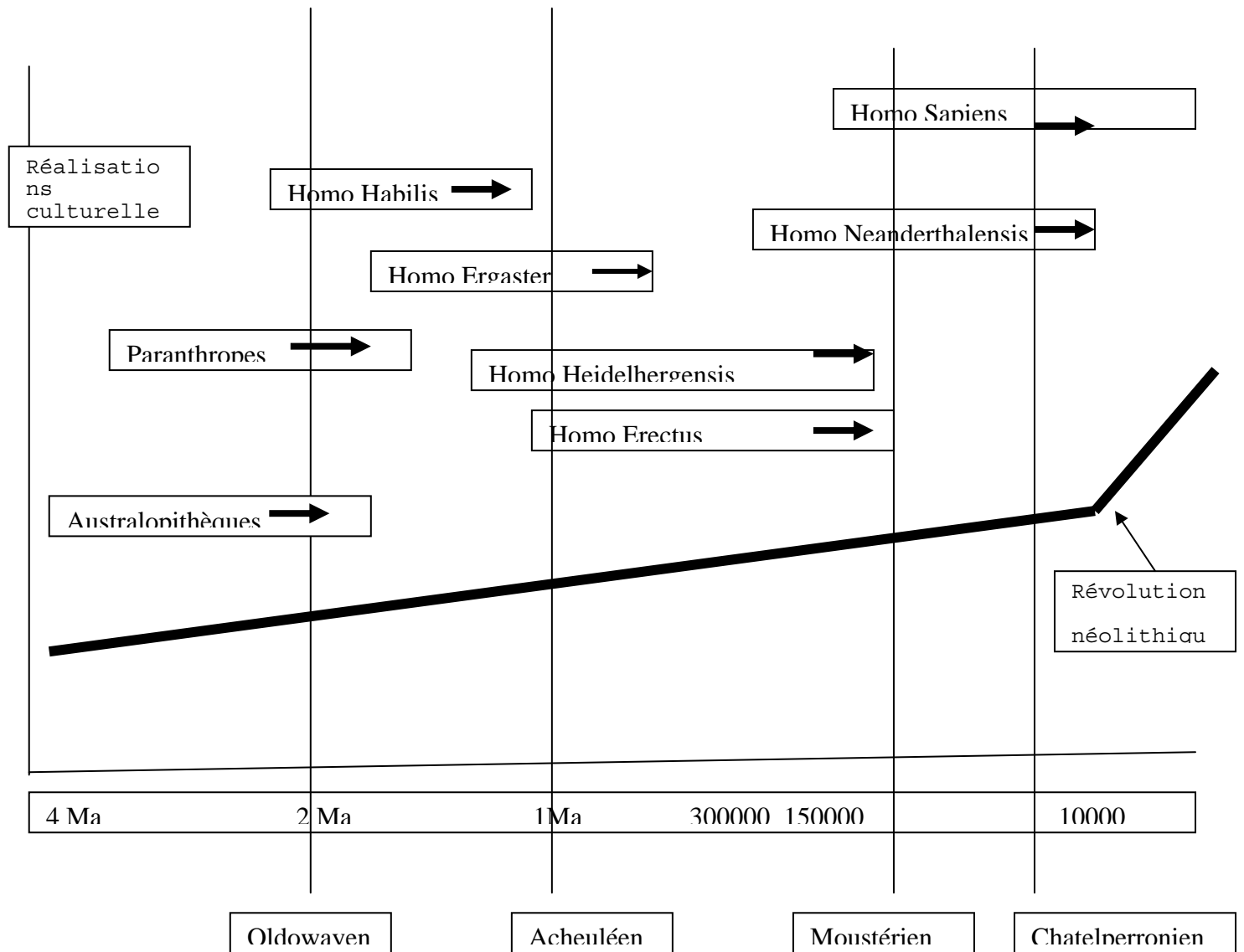
L'évolution vers l'Homme moderne s'est faite dans le sens d'un « plus gros cerveau », encore que, après avoir poussé le bouchon assez loin avec Neandertal (jusqu'à 1750 centimètres cubes), le *deus ex machina* de l'évolution a quelque peu rabattu récemment nos prétentions (environ voire moins de 1400 aujourd'hui). Voici les données approximatives :

<b>Espèce</b>	<b>Volume crânien</b>
Australopithèque	380 – 500 cm <sup>3</sup> (comparable aux grands singes)
Paranthrope	420 – 600 cm <sup>3</sup>
Homo Habilis	550 – 680 cm <sup>3</sup>
Homo Rudolfensis	650 – 750 cm <sup>3</sup>
Homo Ergaster	750 – 950 cm <sup>3</sup>
Homo Erectus	850 – 1200 cm <sup>3</sup>
Homo Neanderthalensis	1500 – 1750 cm <sup>3</sup>
Homo Sapiens (Cro-Magnon)	Environ 1450 cm <sup>3</sup>
Homme actuel	Environ 1350 cm <sup>3</sup>

Ce serait tellement enthousiasmant si on pouvait avancer qu'avec chaque espèce nouvelle, apparaissent des réalisations culturelles elles-mêmes nouvelles

(on ne peut guère tenir compte, sur cette durée, que des réalisations lithiques). Si un cerveau donné correspondait à une culture technique donnée. Ce n'est malheureusement pas le cas.

Pour aborder le lien qui nous occupe, il est indispensable de tenir compte du temps, un temps qui se compte en centaines de milliers d'années. A priori, un tel temps, lorsqu'il passe, peut s'accompagner d'une évolution technique ayant ses propres lois et d'une évolution des structures cérébrales ayant aussi ses propres lois. La correspondance entre les deux pourrait bien relever d'une sorte de dépendance fallacieuse (ou corrélation illusoire).



Un regard sans a priori sur les quelque 3 ou 4 millions d'années du genre Homo et de ses frères ou cousins immédiatement antérieurs et/ou contemporains (australopithèques et paranthropes) donne à voir dans l'évolution culturelle deux grandes phases, l'une très, très longue, l'autre qui reste aujourd'hui très courte, puisqu'elle ne date que de 10-15 000 ans au mieux. La seconde est inaugurée par une véritable « révolution » qui voit exploser en quelques milliers d'années tant

les formes de socialité que les pratiques de production (agricole et artisanale) : il s'agit de la révolution néolithique. Se souvenir que lorsque éclate cette révolution, l'homme moderne a quelque 150 000 ans. Certains, en paléontologie alternative, prétendent même qu'il a beaucoup plus (voir mon addenda). Commençons par jeter un coup d'œil sur l'évolution culturelle.

Si mes souvenirs en statistiques sont bons, lorsqu'on suspecte une corrélation entre A et B comme étant illusoire parce que due à une troisième variable C, on regarde ce que devient la corrélation A-B dans chaque état de cette troisième variable C. Ce regard ne manque pas ici d'intérêt et semble bien aller à l'encontre de l'idée d'une corrélation entre les réalisations lithiques et le volume cérébral. Regardons par exemple ce qui se passe vers – 1,8 millions d'années. Nous sommes en présence d'une situation qui semble ne s'être jamais reproduite : au moins 5 espèces d'hominidés bipèdes coexistent en Afrique, se répartissant les zones écologiques : deux espèces de paranthropes (Boisei en Afrique Orientale, Robustus en Afrique du Sud), trois espèces de la lignée « humaine » (Homo Ergaster dans les savanes, Homo Rudolfensis et Homo Habilis près des forêts). Impossible d'attribuer à chaque espèce des réalisations culturelles différentes au plan évolutif, réalisations qui seraient en rapport avec la contenance cérébrale. La culture dominante reste la très ancienne culture Oldowayenne (elle a plus de 700000 ans !), peut-être déjà mise en oeuvre bien antérieurement, si l'on en croit certains paléontologues, par des australopithèques.

Faisons maintenant un grand bond en avant et vers le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord pour placer la règle vers - 100000. Au moins deux espèces coexistent dans les parages : l'homme de Néandertal, et un Homo Sapiens archaïque. À – 100000, en plein paléolithique moyen, on ne rencontre guère que la culture Moustérienne, qu'on attribue volontiers à Homo Neanderthalensis ; mais nulle trace d'une culture propre à notre proto-sapiens. Celui-ci se satisfait certainement de la culture moustérienne. Ceci est établi au Moyen-Orient où des néandertaliens et des proto-sapiens ont produit, les uns comme les autres, une culture de type franchement moustérienne.

À – 35000, les deux espèces partageront peut-être, en Europe cette fois, en plus de la moustérienne, la belle culture Chatelperronienne, initiée, en France en tout cas, même si elle relève clairement du paléolithique supérieur, par Neandertal que beaucoup voyaient confiné au paléolithique moyen (Baffier, 1999)<sup>2</sup>. Ce sera l'arrivée, à cette époque, par l'Est, de l'Aurignacien, qui fera d'une culture le fait d'une espèce unique (cro-magnon) – tout simplement parce que cette espèce sera alors la seule à occuper le terrain.

---

<sup>2</sup> C'est fou l'imagination dont peuvent faire montre des théoriciens devant des faits contraires à leur théories : la présence de squelette néandertalien dans des couches du paléolithique supérieur a ainsi conduit à des hypothèses ad hoc assez cocasses, évidemment invérifiables : le néandertalien comme esclave du sapiens, comme gibier d'un sapiens cannibale...

Bref, la corrélation entre la performance lithique (ou culturelle) et la contenance cérébrale propre à une espèce ne tient pas lorsqu'on sait placer la règle à un moment donné de l'échelle du temps.

Un second argument va dans le même sens. La première pratique culturelle significative de notre lignée est certainement la taille, évidemment rudimentaire, de galets. Celle-ci peut être datée très approximativement aux alentours de – 2,6 Ma, en Afrique avec *Australopithécus* (quelque cent ou deux cent mille ans avant le premier homo africain), et, semble-t-il, vers – 2,2 Ma en Europe par un *pithécus* de souche probablement eurasiatique qui reste à ce jour inconnu (voir mon addenda). Après, autant que nous puissions en juger, les choses vont se dérouler très graduellement et très lentement, tant pour ce qui est de la fabrication des outils que pour ce qui est des pratiques de chasse, de la maîtrise du feu, des formes d'abris (et probablement aussi de la symbolisation et du langage). Une longue, très longue ère d'évolution lente qui va durer quelque 2,6 Millions d'années. Et, bingo, voilà qu'en quelques milliers d'années, tout change. Le chasseur-cueilleur nomade devient éleveur-agriculteur sédentaire, il invente le tour et la poterie, il construit des villes dotées de remparts et de tours. Une brutale accélération de la préhistoire marquant le passage de l'ère paléolithique à l'ère néolithique de celle-ci<sup>3</sup>. Bien difficile de rendre compte de cette « révolution néolithique » qui est le fait, et pour cause, d'une seule espèce : la nôtre, seule sur le terrain. Le cerveau humain est le même depuis 100 à 150000 ans. On a certes avancé quelques théories ou idées. Aucune ne prend le risque d'en appeler aux ressources cérébrales. Or, c'est là la plus brutale émergence de nouveautés culturelles présupposant une énorme et sans doute inédite mobilisation de l'intelligence humaine. Que s'est-il passé en si peu de temps ?

Voici au moins deux arguments qui incitent à la plus extrême prudence en matière de lien entre l'évolution culturelle et l'évolution cérébrale. J'en viens maintenant à la justification empirique d'une seconde proposition.

## **2. ARGUMENTS EN FAVEUR DE LA NÉCESSITÉ DE SOLLICITATIONS SOCIALES POUR L'ACTUALISATION DES RESSOURCES.**

---

<sup>3</sup> Je ne prétends pas ici négliger le « mésolithique » ! Si mes propos rappellent à certains la vieille théorie du « hiatus » qui décrivait le remplacement d'un type d'homme (rude chasseur de Rennes, dolichocéphale) par un autre (tranquille pasteur-éleveur, brachycéphale...), ils ne mettent pas en cause l'idée de transition entre le paléolithique supérieur et le néolithique : ils insistent simplement sur la rapidité de cette transition.

La réalisation (ou performance) sous forme de comportements innovateurs de nombreuses ressources de l'espèce (ou compétence) est le fait de *sollicitations*. Une implication de cette idée admise est qu'une possibilité comportementale pourtant permise par les ressources (notamment cognitives) n'est pas nécessairement réalisée dans la nature. Elle peut rester une pure virtualité. La vie sociale est évidemment le premier vecteur de sollicitations. Ceci apparaît notamment dans les cas où des singes sont placés dans des dispositifs sociaux purement *artéfactuels*, comme peut l'être, pour un singe, un laboratoire de psychologie animale. Voici quelques faits illustrant ce point de vue.

## 2.1.. PERFORMANCES ANIMALES<sup>4</sup>

211. En matière de création d'outils, on s'accorde sur le fait que les grands singes sont beaucoup plus inventifs dans les zoos (ou dans les laboratoires) que dans la nature. C'est par exemple le cas des fameux Bonomos qui utilisent peu d'outils dans la nature, au point qu'on hésite quelquefois à parler de « culture » à leur propos, mais qui font preuve d'une étonnante inventivité en captivité, pour peu que ce qu'on sollicite soit compatible avec leurs ressources (leur main ne leur permet pas de tailler un bâton : inutile de les solliciter pour cela). Ce faisceau d'observations a amené à la conclusion que tous les hominoïdes (hominidés, pongidés et gibbons) ont les ressources cognitives permettant l'usage et la fabrication d'outils, même s'ils n'utilisent pas ces ressources dans la nature.

212. En matière de maniement de systèmes de signes permettant la communication. Si on les observe dans la savane ou dans la forêt, on est conduit à la conclusion peu contestable que les chimpanzés et les bonomos, s'ils communiquent, ne disposent d'aucun système de signes autre qu'un registre limité d'intonations. D'où l'émoi suscité il y a déjà une trentaine d'années par les découvertes spectaculaires des époux Gardner qui ont sorti leur guenon Washoe de son milieu naturel et lui ont appris la langue des signes. Mais c'est Roger Fouts qui est allé le plus loin en élevant des chimpanzés dans sa famille, exactement comme il élevait ses propres enfants, sortant ces adorables singes de leur écologie « naturelle » (Fouts, 1997). Les résultats furent saisissants et ont soulevé force polémique sur ce que signifiaient ces faits au plan symbolique, ce qui nous indiffère ici<sup>5</sup>. On peut résumer les faits en quatre points : 1. les

---

<sup>4</sup> Voir notamment, pour plus de précisions sur les expérimentations, Vauclair et Deputte (2001). La consultation de cet ouvrage, ainsi que celle de celui dirigé par Coppens et Picq (de l'apparition de la vie à l'homme moderne) montrera ce que leur doivent les paragraphes précédents.

<sup>5</sup> Dans un climat saturé d'enjeux religieux et idéologiques, on a même taxé les chercheurs d'illusions !

chimpanzés peuvent apprendre un lexique, quelquefois de plus de 200 termes ; 2. ils en viennent à s'en servir entre eux (et pas seulement lorsqu'ils sont sollicités par un humain) ; 3. ils les combinent dans des séquences ; 4. ils arrivent qu'ils transmettent ces signes à leur progéniture.

Les chimpanzés, mais c'est vrai aussi pour des bonomos comme la star Kenzi, ont donc des ressources inexploitées dans leur écologie « naturelle » et se satisfont fort bien de cette situation. Notez qu'il ne faudrait pas ne penser qu'aux hominidés. On étudie aujourd'hui la compétence d'animaux très divers hors de leur écologie naturelle (rats, cochons... et même éléphants !)

213. En matière de performances cognitives. Les performances que réalisent les chimpanzés en laboratoire, ainsi que d'autres singes non anthropoïdes d'ailleurs (babouins, capucins), vont dans le même sens.

Certes, les chimpanzés sont dans leur écologie soumis à d'authentiques apprentissages, et des apprentissages parfaitement délibérés. Des femelles chimpanzés de Côte d'Ivoire enseignent aux plus jeunes comment casser une noix, quel type de marteau et d'enclume utiliser en fonction du type de noix etc. Elles leur montrent les gestes, placent les mains des petits et les incitent à répéter plusieurs fois une opération qui dure plusieurs minutes (alors qu'ils casseraient la noix avec leurs dents en 5 secondes, mais en perdant la plus grande partie du fruit !) Mais c'est en laboratoire que les singes font les apprentissages les plus sophistiqués au plan cognitif. Ils peuvent ainsi manier la numérosité, les catégorisations simples (arrivant quelquefois à croiser deux catégories, maniant les relations d'identité ou d'altérité), apprendre une transitivité dans des conditions d'apprentissage que la savane, bien évidemment, ne réalise guère. On a récemment constaté qu'ils pouvaient apprendre à faire des nœuds avec ces artefacts que sont des cordes. Les singes ont donc des ressources qui ne peuvent donner lieu à réalisation que dans des univers sollicitant qui sont pour eux radicalement artefactuels.

## **2.2. PERFORMANCES HOMO**

Mais il est évident aussi – et c'est un second ordre de faits - que l'espèce humaine dispose de ressources cognitives qu'elle n'utilise pas<sup>6</sup>. Je pourrais bien évidemment évoquer le cas bateau mais au demeurant exemplaire des enfants-loups. Je pourrais aussi bien montrer les écarts entre les réalisations des diverses populations à une date donnée, par exemple à –8000 ans, quand, ici, des citoyens

---

<sup>6</sup> Comme ce fut probablement le cas de notre cousin Neanderthal dont le comportement était pourtant plus évolué qu'on ne l'a longtemps supposé pour des raisons non scientifiques (Patou-Mathis, 2006)



inventaient la céramique dans des villages alors qu'on restait, là, au stade de chasseur-cueilleur nomade, éventuellement artiste.

Je préfère m'arrêter au cas de civilisations humaines présentant des manques apparents très spécifiques (on serait tenté de dire des « *déficits* »), manques attestant qu'un registre important de ressources cognitives qu'on sait pourtant disponibles, n'ont tout simplement pas été utilisées, et ceci pendant des siècles. La civilisation précolombienne Nascas, par exemple, déployait ainsi, il y a quelque 2000 ans, une civilisation particulièrement raffinée. Ses arts décoratifs étaient des plus complexes. Sa poterie à décor polychrome utilisait jusqu'à seize couleurs obtenues à partir de colorants minéraux. Elle fut suffisamment évolutive pour avoir donné lieu à la définition de neuf phases stylistiques, certaines très figuratives, certaines (les dernières) très abstraites, quasiment géométriques. On admire également l'orfèvrerie Nasca : les plus belles pièces (diadèmes, pendentifs, masques de bouche) étaient façonnées sur de grandes feuilles d'or, découpées, martelées et polies. Les textiles des Nascas sont également d'une grande beauté (les Nascas avaient recours aux techniques de la tapisserie, de la broderie et du brocart). Vous connaissez certainement leur pratique spectaculaire de géoglyphes titanesques impliquant au moins des compétences géométriques (ces immenses figures au sol qu'on ne distingue qu'en s'élevant du sol). Il est supposé que ces géoglyphes constituaient une sorte de calendrier — certaines lignes permettant d'observer des phénomènes astronomiques, comme les solstices —, accompagné de figures à caractère rituel ou cérémoniel. On redécouvre enfin aujourd'hui une architecture en brique crue d'ampleur impressionnante (avec ses immenses appareils de pyramides) et de très haut niveau fonctionnel et esthétique. Une civilisation donc évoluée. Or, ces adorateurs du soleil n'avaient pas inventé... l'écriture ! Cette immense culture qui s'est déployée sur plusieurs siècles est, comme les autres cultures précolombiennes, une culture sans écriture. Imaginez un martien neuro-cognitivistique qui n'ait connu que les Nascas lors de son étape impromptue sur la Terre. Il n'hésiterait pas à avancer que l'homme terrien n'est pas capable d'écriture comme le sont fort heureusement les martiens : normal, ajouterait-il, le terrien a un cerveau moins complexe et n'a pas le même lobe temporal que celui des martiens ! Notez qu'il aurait tiré la même conclusion s'il s'était posé vers – 4000 ans où que ce soit sur notre terre.

Et nous, croyons nous avoir atteint nos limites humaines ?

J'espère qu'on l'aura compris : je ne vais pas appeler ces faits au demeurant connus pour défendre l'idée absurde qu'il n'existe pas de hiérarchies des ressources et que les sollicitations sociales peuvent mettre toutes les espèces à égalité ! Je défends par contre l'idée simple que la seule « ressourçologie » ne peut rendre compte des performances culturelles animales ou humaines. Une approche scientifique, et non de « bon sens », de la sollicitation des ressources

est indispensable pour rendre compte de ces réalisations. Je pense aussi que cette approche scientifique des sollicitations sociales peut fonder une *anthropologie psychosociale*.

Cette anthropologie psychosociale est de fait impliquée par une théorie biologique sur laquelle devraient méditer nos édiles : la *théorie de l'effet réversif de l'évolution* (Tort, 1996). Lorsque j'ai évoqué la fantasmagorique corrélation entre les ressources cérébrales et les réalisations culturelles, j'ai traîtreusement négligé un argument parmi les plus décisifs : *l'époque des plus gros progrès de l'humanité est aussi celle d'une réduction de la masse cérébrale*. De fait, on note une réduction de cette masse durant les 20000 dernières années qui sont aussi les années des plus importantes découvertes de notre humanité. Certains préhistoriens ou paléontologues n'hésitent plus à avancer l'idée d'une rupture entre les ressources cérébrales et les réalisations d'homo sapiens sapiens. Et, dans le même temps, d'évoquer le rôle nouveau d'une vie sociale qu'ils ne savent évidemment analyser qu'avec les outils conceptuels du sens commun : rôle des groupes, des clans, des langages, substituant ainsi une anthropologie psychosociale naïve à l'anthropologie que les psychologues sociaux ont négligée au profit des lunes post-modernes.

## **B. PEUT-ON S'EN TENIR AUX EXIGENCES DE L'ÉCOLOGIE PHYSIQUE ?**

L'anthropologie psychosociale ferait judicieusement le pendant de l'éthologie écologique. Longtemps en effet, les « grandes théories » attribuèrent aux changements écologiques (changement de climat notamment) les sollicitations ayant conduit les homos disparus et nous-mêmes à de nouvelles pratiques culturelles innovantes. Ces innovations seraient ainsi le fait presque brut d'une aptitude à s'adapter aux problèmes nouveaux que posent les changements écologiques.

Cette approche n'a rien d'insensé. On sait que l'adaptation à la vie nocturne n'implique pas les mêmes ressources que l'adaptation à la vie diurne. On a aussi remarquablement analysé, non seulement les changements de pratiques de chasse et de cueillette (plus de diversité du gibier et des plantes comestibles), donc d'alimentation, mais aussi les changements dans la perception du monde qui ont dû suivre, avec le réchauffement de la terre, l'apparition des grandes forêts tempérées (on a parlé de « révolution verte » ; voir Barbaza, 1999) à

l'époque post-glaciaire qui est aussi celle de la fin du paléolithique supérieur et du début du mésolithique.

Néanmoins, cette approche indispensable est de plus en plus tenue, non pour insensée, elle ne l'est pas, mais pour non suffisante. Elle l'est sur au moins deux bases qui sollicitent deux grands registres d'arguments que je n'ai pas le temps de déployer.

- **les effets des migrations et des contacts interculturels.** Par exemple à l'idée que les profonds changements culturels qui ont bouleversé la culture magdalénienne vers -12000/10000 ans sont le fait *direct* de l'adaptation des outils au nouvel âge climatique et aux nouvelles conditions écologiques (nous sommes précisément alors au début de l'ère post-glaciaire), on peut préférer celle d'une sorte de dépérissement interne de la vieille culture magdalénienne, susceptible alors de s'ouvrir à des influences allogènes et notamment à des influences plus méridionales.

- **Les effets d'une évolution interne des cultures.** Les préhistoriens ont été surpris lorsqu'ils ont appris que les cultures Chatelpéronienne et Uluzzienne (autour de - 30000 ans), cultures incontestablement inscrites dans le paléolithique supérieur, pouvaient être des productions de l'homme de Néandertal, cet être rustique malgré son énorme cerveau qu'on aurait bien aimé confiner au paléolithique moyen et à la culture Moustérienne. On a bien essayé d'expliquer cette production par les contacts possibles entre Néandertal et Sapiens qui ont probablement vécu quelques milliers d'années très proches l'un de l'autre, mais cette hypothèse d'emprunt culturel de Néandertal à Sapiens semble poser plus de problèmes aux préhistoriens (comme celui du métissage) qu'elle ne les aide à en résoudre. On préfère ainsi considérer que les cultures préhistoriques peuvent évoluer sur leurs propres bases et donner lieu à des sortes de refondations laissant apparaître des cultures nouvelles. Aussi, accepte-t-on l'idée que la culture Chatelpéronienne constitue une production nouvelle d'une culture bien plus ancienne et bien plus archaïque : la culture moustérienne de tradition acheuléenne.

Ainsi encore, lorsqu'on considère la belle culture Nafoutienne à laquelle on doit, quelque 10000 ans AJC, la construction des premières maisons fixes et leur évolution entre le Nil et l'Euphrate vers les premiers villages, (Mallaha, Mureybet...), on aurait bien du mal à attribuer ces innovations sociales à des changements climatiques ou à l'arrivée de populations allogènes plus « évoluées ». On est face à un fait d'évolution propre de la culture, un fait interne à cette culture. Jacques Cauvin, qui a particulièrement étudiée cette région, voit dans ces changements un *effet propre de l'homme et de son groupe*, dans un environnement donné qui reste au demeurant assez stable.

- **Une « nouvelle » préhistoire ?** Une sorte d'effet interne du fait culturel, soit, mais qu'entendre par là ?

Encore, l'absence de théories sociales va permettre chez les préhistoriens le retour d'idées, certes attachantes et sympathiques pour nos chroniqueurs et pour les amateurs de docufictions, mais relevant davantage de l'idéologie que de la construction scientifique. J'aurais envie de parler ici d'une « nouvelle préhistoire » qui serait à la préhistoire ce que la nouvelle philosophie est à la philosophie. Cette nouvelle préhistoire, face au constat de l'évolution interne des cultures, en appelle au « mental humain », d'une part à l'inclination de l'homme vers le symbolique, l'esthétique, le religieux, d'autre part à son besoin de maîtriser le monde et de se poser ainsi en dominateur... Cauvin (1997) verra ainsi le déboulé de la révolution néolithique comme le fait d'une « mutation mentale », « une déchirure de l'imaginaire humain »... Guilaine (1980) en avait de son côté déjà appelé au besoin de l'homme d'alors de se donner une nouvelle image de lui-même, de se prouver son pouvoir sur la nature... Des journalistes scientifiques iront jusqu'à parler d'une « paléo-psychanalyse ». Ces considérations sont, ai-je dit, fort sympathiques. Étudiant durant les années 60, j'y aurais probablement pensé (c'est si facile), mais je n'aurai pas osé les écrire dans une dissertation que je devais remettre à Georges Noizet ou à Claude Pichevin tellement elles manquent de *matérialité*, donc de possibilité de documentation et de falsification. Disons aussi qu'elles négligent le fait que l'Homo Sapiens est tel depuis plus de 100000 ans. Il a migré et connu des écologies variées, il a dû déjà maîtriser des environnements changeants, quelquefois vers le chaud (interglaciaire Riss/wurm), d'autres fois vers le froid (glaciation wurm); il manie l'esthétique et le religieux, ce qui était déjà le cas de Néandertal, depuis très certainement plus de 30000 ans ! D'où peut alors provenir, de quelle baguette magique, cette subite « mutation mentale », cette « déchirure », « ce besoin » qui vont opérer, pour rester en occident, en trois ou quatre mille ans, au Moyen-Orient d'abord puis peu à peu ailleurs pour faire passer l'Homo Sapiens des cabanes aux maisons, puis aux villages, puis aux villes, de la pierre taillée à la pierre polie puis aux métaux ?

Non, de telles « explications » ressemblent à cette causalité pré-galiléenne qui consiste à dire : si l'homme a fait ceci à tel moment, c'est qu'il avait ou le penchant ou l'esprit pour le faire. S'il ne l'avait pas fait avant, c'est qu'il n'avait pas encore le penchant ou l'esprit. D'où la « mutation mentale ».

Négliger les faits sociaux et leur cohérence propre, non « psychologique », pour s'en tenir au mental d'un homme générique, même en projetant (par pur anthropomorphisme) ce mental au « groupe », est certes très à la mode et permet d'entrer sous le chapiteau des idées post-modernes et surtout libérales. Mais ces tendances « nouvelles » ne rendent compte des faits connus que par une sorte de paraphrase avancée dans notre imaginaire *d'aujourd'hui* (le religieux, le désir de dominer le monde, ça ne vous rappelle rien, à vous ?)

Nous ne pouvons à nouveau que regretter l'absence de théories sociales efficaces qui seraient susceptibles de *montrer comment des faits sociaux ontologiquement indépendants, documentés et attestés à une époque donnée de la préhistoire, ont pu, à cette époque-là, solliciter des ressources inutilisées chez un Homo Sapiens vieux de plus de 100000 ans.*

## C. UNE TENTATIVE : LES SOLLICITATIONS DES RESSOURCES HUMAINES PAR LE POUVOIR SOCIAL

Malheureusement, les faits sociaux laissent peu de documents. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle on peut si aisément fantasmer un social qui ressemble au nôtre, jusqu'à imaginer les petits d'homo habilis en train de suivre les leçons de vieux sages dans des « écoles » préhistoriques ! (toujours le même docufiction pourtant parrainé par un scientifique aussi chevronné qu'Yves Coppens). Certes, la documentation donc est avare, l'organisation sociale laissant peu de traces de signification probable, sinon transparente, avant qu'apparaissent constructions en dur et les possibilités d'études de l'urbanité.

Pourtant, les peintures sur roche donnent à voir, fin du paléolithique supérieur (temps des chasseurs évolués : arcs et flèches ont remplacé le propulseur de lances), alors qu'Homo Sapiens vit toujours sous huttes et abris, l'apparition, dans l'art préhistorique, d'assez étranges « *groupements humains* », groupements jusqu'alors inconnus dans l'art préhistorique et qui devraient solliciter l'imagination théorique du psychologue social. Regardons quelques-uns de ces dessins.

1 Cueva Remigia, Levant, Espagne (annexe 1) : une ligne de combattants. Nous sommes là en présence de la représentation d'un fait social qui semble nouveau dans l'art préhistorique. Des membres du clan sont constitués en un nouveau type de groupement humain *dans lequel ils ont une position de stricte équivalence* leur permettant d'être substituables les uns aux autres et de pouvoir donc être remplacés par des nouveaux, éventuellement choisis, voire, plus tard, recrutés, à cette fin. Le dessin montre des individus certes différents les uns des autres (coiffes et profils : le dessinateur sait parfaitement exhiber des différences individuelles) mais ces individus, bien que différents, sont en parfaite équivalence de posture pour le dessinateur, et cette équivalence est en rapport avec les objectifs guerriers du groupement. Ils ont nécessairement *appris* à être comme ils sont là, tous pareils du point de vue du groupement qui les réunit. Toujours chez les chasseurs évolués, et toujours dans le domaine de la guerre, mais cette fois en Egypte :

2. Djebel Uweinat, Haute-Egypte (annexe 2) : Deux lignes, comme celle de Cueva Remigia, sont à nouveau en face à face guerrier. On retrouve la même idée de deux groupements humains *constitués de façon délibérée* en tant que « groupement d'archers » et dans lesquels les individus sont en position de *stricte équivalence* dans l'action collective dirigée vers un but et ont probablement des comportements programmés.

Est-ce à dire que l'homme sait désormais représenter dans ses oeuvres une perception ensembliste des équivalences, alors qu'il en était cognitivement incapable jusque-là ? Non, il savait parfaitement le faire lorsqu'il représentait des groupements d'animaux, quelque 20000 ans plus tôt. C'est ce qu'on observe avec l'ensemble des lions et l'ensemble des chevaux à la Grotte Chauvet (annexe 3 et 4).

Si donc l'art préhistorique ne présente pas ces groupements humains très spécifiques avant une date finalement récente (fin du paléolithique supérieur, époque des chasseurs évolués), bien qu'il ait assez vite été porté vers les représentations anthropomorphes, c'est tout simplement parce que les dessinateurs n'en connaissaient pas l'existence chez l'homme et ne se les représentaient pas. La présence de tels groupements dans les oeuvres doit donc être mise en rapport avec l'émergence d'un fait social nouveau.

D'ailleurs, il est arrivé que le (ou les) dessinateur(s) oppose(nt) deux clans, l'un mettant de tels groupements en oeuvre tandis que l'autre se présente en horde de façon nettement archaïque et plus désordonnée (moins « disciplinée » disent Guilaine et Zammitt, 2001) :

5. Molina de las Fuentes, Albacete, Levant, Espagne. C'est la découverte de ce dessin qui m'a, il y a déjà quelques années, fasciné puis mis la puce à l'oreille et donné à penser tout ce qu'une psychologie sociale peut apporter à l'étude de la préhistoire.

Tout y est (voir la schématisation en annexe 5bis) : d'un côté, un clan qui fonce dans le désordre vers un totem en entourant un chef ou meneur bien différencié des autres par sa coiffe et son sexe saillant. De l'autre : une véritable *organisation* militaire, bien que sans chef (en tout cas représenté), une organisation faite de lignes d'archers équivalents très semblables à celles qu'on voyait dans les dessins précédents.

Si de tels groupements apparaissent dans l'art à la fin du paléolithique supérieur, ils deviendront fréquents aux âges postérieurs, et dans d'autres domaines que le domaine des guerres entre clans (voir les annexes 6 et 7).

J'ai ailleurs (Beauvois, 2002 ; Beauvois, 2005) essayé de montrer comment de tels groupements humains sont significatifs de l'émergence d'un fait social nouveau, essentiel et, surtout, typiquement humain : *le fait du pouvoir social*. Ce pouvoir social qu'on voit apparaître chez les chasseurs évolués repose sur un type de socialité qui semble inédit dans la lignée homo : la socialité catégorielle

ou organisationnelle. Cette sociabilité permet la mise en œuvre délibérée de groupements humains artificiels, probablement à l'origine à des fins collectives. Des membres d'un clan acceptent alors une identité sociale en entrant dans une catégorie, la catégorie par exemple des archers, ceci à des fins évidentes d'utilité sociale.

Ils acceptent ce faisant de renoncer à leur *unicité* et à leur *indéterminabilité* individuelles, deux faits biologiques de notre humaine nature que respectaient la vie sociale des hordes et des clans antérieurs, pour entrer dans ce qu'il faut bien appeler des *artéfacts sociaux* très différents de ces groupements naturels qu'étaient jusqu'alors, précisément, les clans et les hordes (ou bandes). Ils acceptent de renoncer à leur unicité individuelle et à leur indéterminabilité puisqu'ils deviennent 1. catégoriellement équivalents (donc remplaçables et *recrutables*) et 2. déterminables (donc passibles de *formation* modélisante). Ce contournement de la nature qu'on voit apparaître peu avant la révolution néolithique a un nom, et à ma connaissance un seul (je n'en vois vraiment pas d'autres) : le pouvoir social. Ce pouvoir social a des conséquences structurelles auxquelles nous sommes toujours soumis. Il va en effet falloir désormais gérer à des fins d'utilité sociale la remplaçabilité prévue et la déterminabilité prévue non plus des individus (puisque'ils ont renoncé à leur unicité et à leur indéterminabilité), mais de ces hommes nouveaux que sont ces *agents sociaux*, désormais dotés d'identités sociales (les archers, les bouchers, les artisans...)

N'ayant pas le temps aujourd'hui de trop théoriser, je vous laisse imaginer ce que ces deux bases de cet artéfact que l'homme venait d'inventer : remplaçabilité des individus mutés en agents sociaux et formation de ces agents ont pu solliciter des ressources dormantes d'Homo Sapiens. Un exemple pour psychologues : La remplaçabilité implique qu'on puisse juger que certains archers sont meilleurs que d'autres, pourtant déjà excellents. Elle implique donc l'évaluation, (éventuellement l'autoévaluation) et *la saisie sur les critères des groupements des différences individuelles*. J'insiste : sur les critères des groupements. Nous trouvons donc là, dans le fait émergent du pouvoir social, la base sociale de notre modèle des différences individuelles (Lamiell, 1981 ; Beauvois, 1984). Quant à la déterminabilité, elle implique qu'on sache inventer quelques « meilleures façons » de se comporter dans l'action vers un objectif social, donc la formalisation des conduites et la formation modélisante des agents sociaux à ce formalisme. Évaluation et modélisation, ces deux implications du pouvoir social demandent évidemment à être gérées. Par qui ? Comment ? Dans quelles *structures* ? C'est là une tout autre affaire. Que le pouvoir ait été rapté par quelques-uns pour s'exercer sur les autres est une donnée actuelle de notre courte Histoire et non l'expression d'une loi de la nature. Regardez les archers d'Albacete : ils n'ont même pas de chefs, celui-ci n'apparaissant que dans le clan archaïque !

Toujours est-il aussi qu'il n'est pas insensé, pour un psychologue social, d'avancer qu'on tient là *une hypothèse* concernant l'irruption du néolithique, après ces longs millénaires d'évolution lente, une hypothèse plus ancrée dans la matérialité sociale, et plus falsifiable, que celles d'une subite « mutation mentale » ou d'une toute aussi subite « déchirure de l'imaginaire humain » qui n'aurait pu être décidée que par quelque Dieu.

### **Références citées.**

Anati, E., (2003). *Aux origines de l'Art*. Paris, Fayard (Édition du Grand livre du mois)

Baffier, D. (1999). *Les derniers Néandertaliens : le Châtelperronien*. Paris, La Maison des Roches.

Barbaza, M. (1999). *Les civilisations post-Glaciaires : la vie dans les grandes forêts tempérées*. Paris, La Maison des Roches.

Beauvois, J.-L. (1984). *La psychologie quotidienne*. Paris, Presses Universitaires de France.

Beauvois, J.-L. (2002). *Propos optimistes sur les ressources humaines*. Conférence au 4<sup>ème</sup> Congrès International de Psychologie Sociale en Langue Française, Septembre, Athènes.

Beauvois, J.-L. (2005). *Les Illusions libérales, individualisme et pouvoir social*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.

Cauvin, J. (1997). *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*. Paris, Ed. du CNRS

Fouts, R. (1997). *What my conversations with chimpanzees have taught me about intelligence, compassion and being human*. New York, William Morrow.

Guilaine, J. (1980). *La France d'avant la France. Du néolithique à l'âge du fer*. Paris, Hachette.

Guilaine, J., Zammit, J. (2001). *Le sentier de la guerre. Visages de la violence préhistorique*. Paris, Le Seuil.

Lamiell, J.T. (1981). Toward an idiothetic psychology of personality. *American Psychologist*, 36, 276-289

Mohen, J.-P. (2002). *Art et Préhistoire*. Paris, Pierre Terrail.

Patou-Mathis, M. (2006). *Neanderthal : une autre humanité*. Paris, Perrin.

Tort, P. (1996). *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*. Paris, Presses Universitaires de France (trois volumes).

Vauclair, J., Deputte, B.L. (2001). Se représenter et dire le monde : développement de l'intelligence et du langage chez les primates. Dans P. Picq et Y. Coppens (Eds.), *Aux origines de l'humanité. Le Propre de l'Homme*. Paris, Fayard.

White, R. (2003). *L'art préhistorique dans le monde*. Paris, La Martinière.



## **Addenda : des boulevards méta-théoriques ? Il n'y a pas qu'en psychologie...**

Comme toute science (pensons un moment aux disciplines psychologiques !) la paléontologie et la préhistoire ont leurs *boulevards métathéoriques* qui forment et limitent la science officielle ou « paradigmatique ». Il vaut mieux emprunter ces boulevards lorsqu'on veut obtenir des crédits, publier, peaufiner son impact factor et faire une honorable carrière. L'îlot méta-théorique officiel de la paléontologie comporte au moins deux grandes avenues :

- une *séquence évolutive chez les hominidés*. Une conséquence de cette séquence est que l'être le plus évolué, s'il en ressort bien, ne peut être que le plus récent : homo sapiens, évidemment l'homo le plus évolué, est ainsi tenu pour n'être apparu que très récemment, vers -150000 ans. Quelques-uns vont jusqu'à - 200 000 ans et basta.
- Un seul *foyer de propagation évolutive*, la probabilité pour que deux séquences évolutives aboutissent au même homo (homo sapiens moderne) étant infinitésimale. On a situé ce foyer en Afrique (la célèbre théorie d'Yves Coppens dite en langage « international » « out of Africa »). Une conséquence est que les productions lithiques de la séquence évolutive adoptée ne peuvent se trouver en Europe qu'après migrations, donc à des temps très postérieurs aux temps connus des productions lithiques dont on dispose en Afrique.

De fait, cette métathéorie dominante ne rend compte que *d'une partie des faits établis et connus*. De nombreux documents cloquent, pourtant établis dans les conditions requises de validité, certains étant d'ailleurs acceptés comme des « documents » par la science ordinaire. Mais on connaît la grande aptitude des théoriciens engagés dans le paradigmatisme à ne pas *voir* ce qui cloche (ou plus exactement à ne pas en tenir compte, les experts ne le demandant généralement pas). Quels sont ces documents ?

- des documents attestant la présence probable d'hommes modernes à des temps *très antérieurs* à ceux tolérés par la séquence évolutive ordinairement adoptée. Exemples : des dents de requin percées à *leur centre* datant de plus de deux millions d'années ; des os *gravés* de dinothérium\* dans des couches datant du miocène ; des traces de pieds « modernes » dans des cendres volcaniques datant de 3,7 Ma... Ces faits semblent bien trop nombreux et leur émergence bien trop récurrente malgré l'interdit pour n'être attribuables qu'à des fraudes (certes, il y en a !) ou des artéfacts (il y en a aussi !).
  - \*le dinothérium est une sorte d'éléphant ayant vécu *en Europe* à la fin du miocène et au début du pléistocène.
- des documents attestant la taille de la pierre en Europe à des temps antérieurs à 2 Ma, donc non attribuables à des populations migrantes d'australopithèques, de paranthropes ou d'homo habilis (que seraient-ils d'ailleurs venus faire, et si

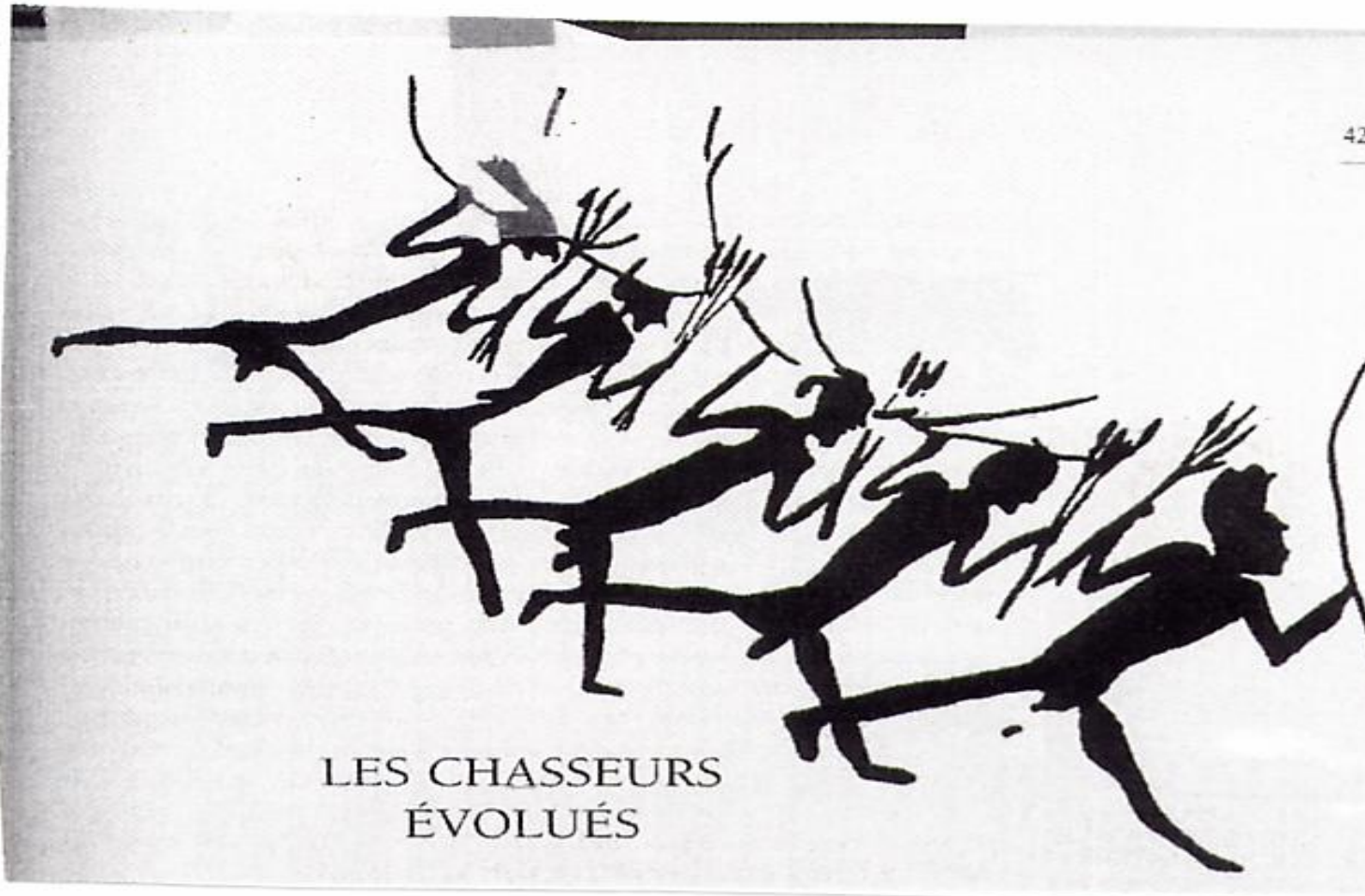
vite, dans ces régions alors inhospitalières ?). De tels documents Oldowayens sont nombreux en France (à Saint-Eble, en Haute-Loire, à Sept-Fonts, en Dordogne...), et ils sont connus depuis longtemps, quoique depuis tout aussi longtemps négligés. Mais l'Académie avait décrété qu'ils étaient *impossibles*, aucune pierre taillée ne devant se trouver en Europe avant –1,5 Ma, au mieux.

On revient aujourd'hui sur le second point (merci, l'ouranopithécus\* de Grèce !), même dans des collections d'ouvrages sérieuses qui traitent ainsi désormais du « très ancien paléolithique européen ». On reviendra certainement un jour sur le premier. Quand ? En 2003 encore, de jeunes et brillants docteurs, dans un ouvrage sérieux, avancent qu'il n'y a rien en France avant –1 Ma !

\* L'ouranopithécus, découvert en Grèce est un primate de 8-10 Ma dont les caractères annoncent et les grands singes et les hominidés. Il aurait certes pu migrer en Afrique pour évoluer et être à l'origine de la séquence admise. Cela ne résout pas vraiment le problème. Mais il peut aussi bien avoir migré vers l'Asie où l'on trouve aussi des productions lithiques très anciennes, de plus de 2 Ma, difficilement attribuables à des populations venues d'Afrique.

Annexes : groupements humains préhistoriques

Annexe 1 Cueva Remigia, Levant, Espagne



**Annexe 2. Djebel Uweinat, Haute-Egypte**





**Annexe 3. (emprunté à Mohen, p. 69) Grotte Chauvet (-30000) :  
les lions (détails dans White, p. 75-76)**





**Annexe 4. (Mohen, p. 60) Grotte Chauvet : les chevaux**





**Annexe 5. (emprunté à Ghilaine et Zammit, p. 156) Molina de las Fuentes, Albacete, Levant, Espagne.**

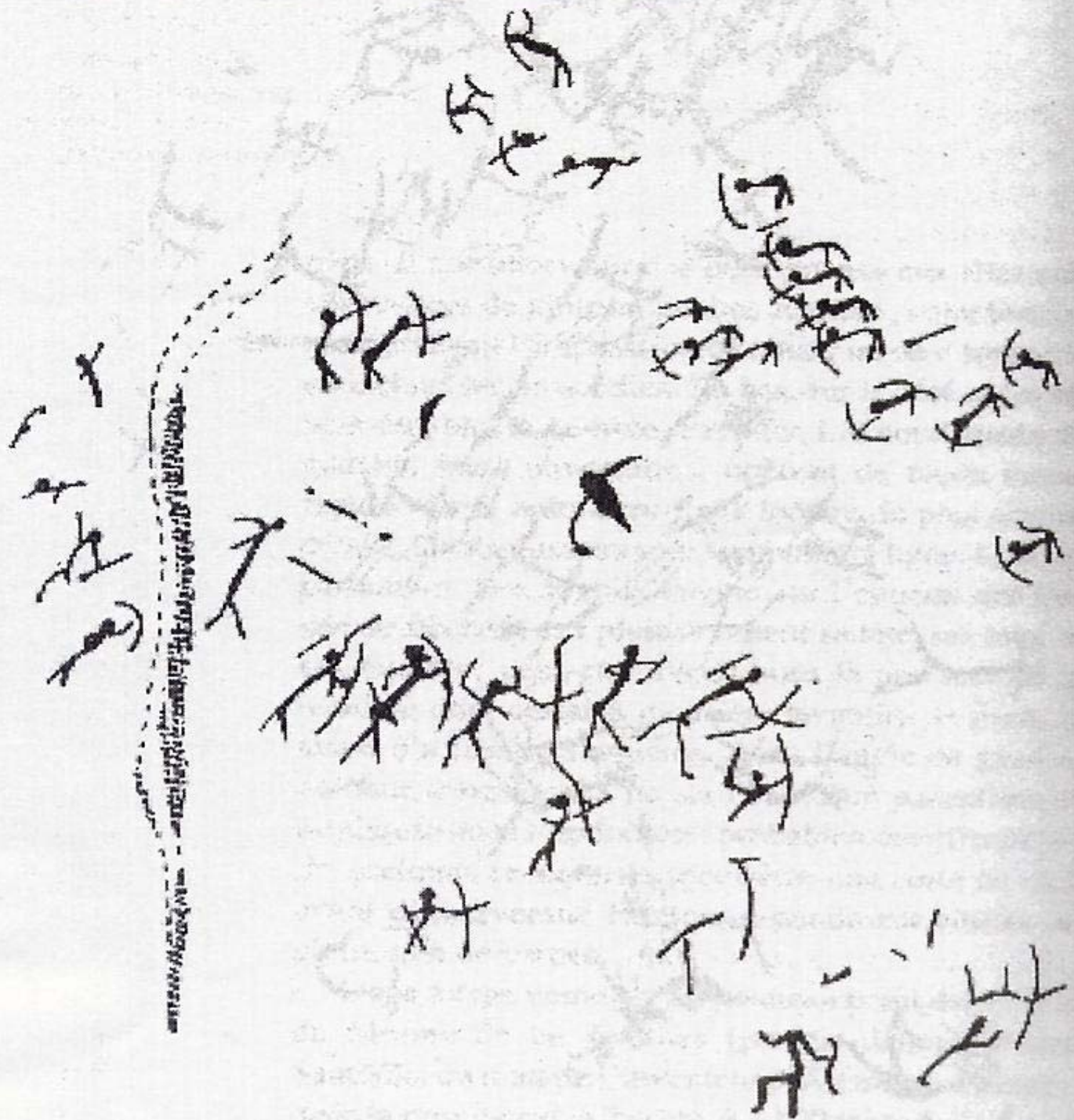
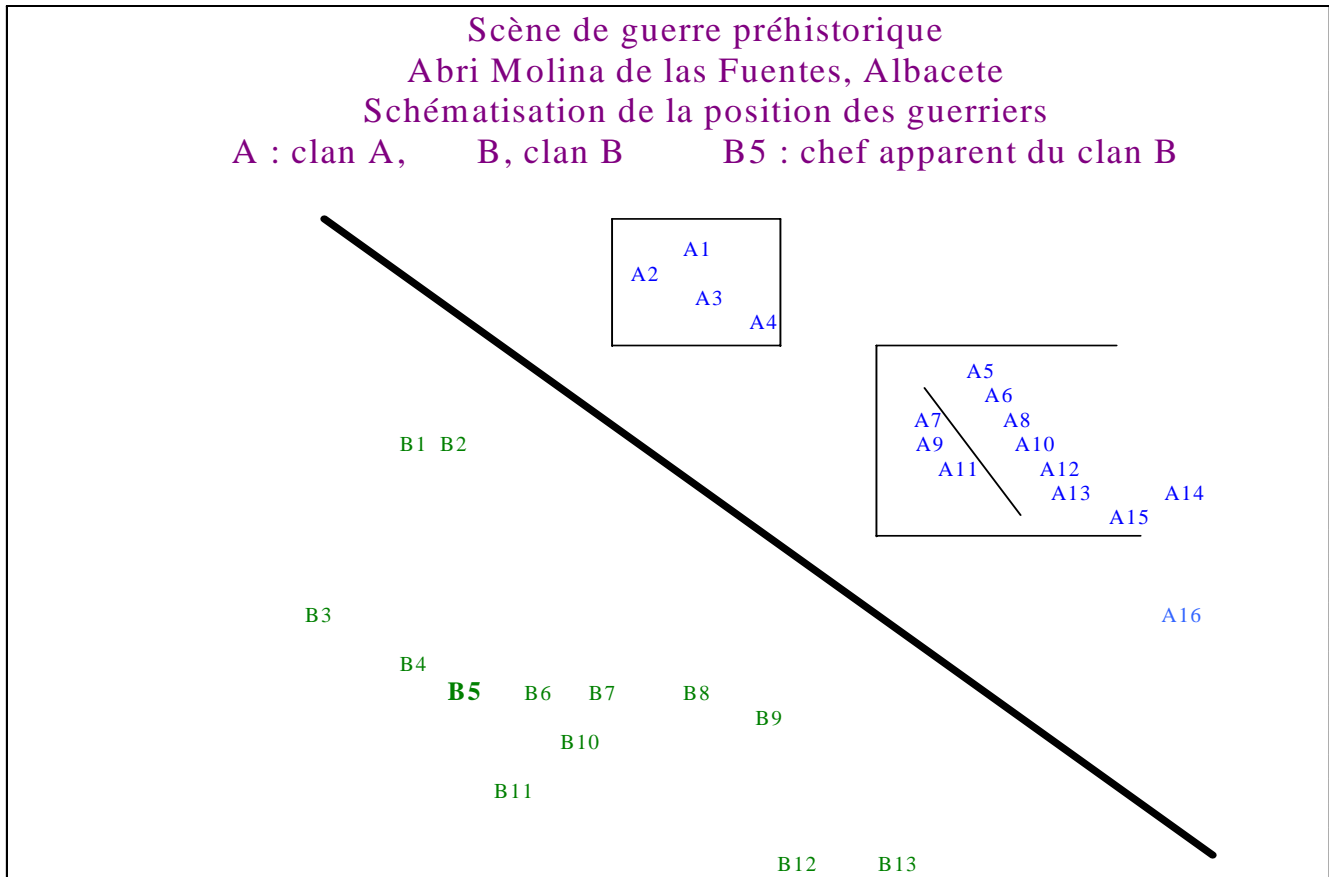


Figure 27. Levant  
espagnol. Molino de  
las Fuentes (Nerpio).  
Combat entre deux  
groupes d'archers.

**Annexe 5 bis. Molina de las Fuentes, Albacete, Levant, Espagne.**  
**Schématisation de l'affrontement.**





**Annexe 6. (emprunté à Anati, p. 164) Vallée du Nil, Egypte. Travailleuses à la corde. Période protodynastique.**  
**Annexe 7. (emprunté à Anati, p. 204). Bedolina, Capo di Ponte, Valcamonica, Italie. Travailleurs agricoles. Âge du fer.**

